

## L'onomastique basque dans le "Cartulaire de Dax" (textes latins des XIe, XIIe et XIIIe siècles)

### Introduction

Le territoire de l'évêché primitif des "Eaux tarbellicques", *Aquæ tarbellicæ*, aujourd'hui "Dax", couvrait non seulement les trois provinces basques actuelles de France, la Soule, la totalité de la Basse-Navarre (et non la seule Basse-Navarre "dacquoise" restée à Dax jusqu'à la réorganisation administrative de la Révolution) et le Labourd, mais encore sans doute, en Espagne, les territoires du Guipuscoa jusqu'à Hernani et Saint-Sébastien et les vaux de Bastan et Lerín en Haute-Navarre, puisqu'ils firent ensuite partie de l'évêché de "Labourd" ou de Bayonne jusqu'à la fin du XVIe siècle: c'est-à-dire une très grande partie des terres de langue basque. La cité avait reçu son nom de celui de l'un des "neuf peuples" (*novem populi*), en latin *Tarbelli* "les Tarbelles", qui a peut-être à voir avec le nom du pays ou val d'Arbéroue en Basse-Navarre. Le pays des neuf peuples, qui constituait, au début des temps romains après la conquête de César (-50), la structure administrative régionale, inclus d'abord assez vite par Auguste dans sa "grande Aquitaine" qui allait jusqu'à la Loire, avait ensuite, si l'on en croit la pierre commémorative de Hasparren en Labourd, été "séparé de la Gaule" par une démarche du flamine Verus auprès de l'empereur Tibère(1).

On en détacha dans les premiers siècles de la christianisation les territoires de l'évêché de Labourd-Bayonne (comprenant au sud de la Bidassoa une partie de la Haute-Navarre et du Guipuscoa), et ceux des évêchés de Lescar et d'Oloron. Au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, lorsque le grand "évêché gascon" qui réunissait tous les évêchés particuliers à l'exception de la métropole d'Auch fut, avec la fin du principat gascon et la main-mise du duc d'Aquitaine sur la région, à nouveau divisé dans ses sièges anciens pourvus chacun d'un titulaire, celui de Dax allait encore de la haute Lande, au sud immédiat de l'évêché de Bazas, jusqu'aux Pyrénées dans l'Ostabarès ou Oztibar ("val de Hosta"), avec les terres de la région de Sauveterre en Béarn (sections de "Garenx" et "Reveset" avec leurs paroisses) (2) et toute la Soule Sainte-Engrâce inclus. Ces derniers territoires lui ont été alors soustraits par un coup de force de l'évêque d'Oloron avec la complicité du vicomte béarnais dont l'appétit avait pu être aiguisé par la fin du principat gascon et la restauration des évêchés particuliers, et l'appui ou du moins l'accord intéressé de celui de Soule. Cet événement très surprenant pour le lecteur moderne est conté en détail dans le long récit, quoique laissé inachevé, qui porte le n°152 du recueil.

La "redécouverte" du Cartulaire ou *Livre rouge* de l'évêché dacquois, ensemble de textes latins connus et partiellement cités par les historiens régionaux du XVIIIe siècle (A. d'Oyhénart dans sa *Notitia utriusque Vasconiae* de 1636-1656, P. de Marca dans son histoire du Béarn), datés ou datables d'une période allant de la seconde moitié du XIe siècle (les plus anciennes attestations sont contemporaines de Gui-Geoffroy duc d'Aquitaine d'origine poitevine qui règne sur toute la Gascogne après avoir vaincu et évincé le dernier duc local Bernard vers 1060) à la première moitié du XIIIe, apporte une foule d'informations jusqu'à ce jour à peu près inconnues sur l'histoire, les lieux et les personnages de cette vaste région, et aussi, aspect apparemment secondaire dans un tel document, mais pourtant essentiel pour l'histoire linguistique régionale, sur l'onomastique. A cet égard, l'intérêt est de premier ordre pour les pays de Mixe et Oztibar ou "Ostabarès" (que le document, sans doute indifférent à l'organisation administrative civile connue par la suite, groupe sous le seul nom de "Mixe") en Basse-Navarre, soit dans la longue et précise liste des *Nomina ecclesiarum...* (n°174), soit dans celles des paroisses redevables à l'évêché des "quartes" (n°160) ou de l'*arciut* (ou "taxe de réception" des nouveaux évêques et seigneurs, dite aussi "albergade", en basque *on bazendu auaria* d'après de For de Navarre de 1237) (n°161). D'autres textes encore

offrent quelque intérêt en relation avec l'onomastique basque, soit par leur réelle ou possible étymologie, soit par comparaison avec les noms basques médiévaux.

Par "onomastique basque" il faut entendre ici, non seulement les noms des territoires actuels de langue basque, qu'il aient du reste été inventés ou du moins transmis dans cette langue ou aient, pour quelques-uns, une autre origine, mais aussi les noms totalement ou partiellement rapportables au basque dans les territoires romanisés ayant utilisé auparavant cette langue, ou sa forme locale et ancienne dite généralement "aquitaine" (3).

Dans ce cadre simple, où il sera souvent utile de confronter le Cartulaire de Dax avec celui de Sorde pour les citations portant sur les mêmes régions et parfois plus anciennes (4), les remarques qui suivent s'articulent en quatre thèmes:

a) les "nouveauautés" du Cartulaire en matière de toponymie: ancienneté des citations et noms par ailleurs inconnus;

b) le traitement linguistique des noms (traits phonétiques, traductions);

c) les noms extérieurs aux pays actuels de langue basque et rapportables à quelque degré à une origine ou une influence basques (ce thème, très complexe et d'une difficulté parfois redoutable sinon même rédhibitoire, actuellement objet de recherches fort pointues, ne sera abordé que pour des faits d'évidence);

d) les noms de personnes ou "anthroponymes" enfin, question qui n'appelle tout compte fait que peu de remarques utiles.

\*

## **1. Ancienneté des citations et noms inconnus ou nouveaux.**

### **1a. Ancienneté des citations.**

S'en tenant à la seule liste des noms des territoires de Mixe et du "val de Hosta", car la même remarque vaut sans doute, bien que je ne l'aie pas vérifié, pour nombre de lieux aujourd'hui landais ou béarnais, et en admettant que les listes citées, n°160, 161, 174 pour l'essentiel, sont au plus tard rédigées (sinon copiées ou recopiées) à la fin du XIIe siècle, les noms de la plupart des paroisses, hameaux ou communes actuelles, comme ceux des maisons, n'étaient connus jusqu'ici, à part les citations de Sorde en nombre non négligeable pour Mixe, que par les nombreux documents de la Chambre des Comptes de Navarre à Pampelune pour la période médiévale, toujours postérieurs au XIIe siècle pour ces régions (l'allégeance du vicomte de Tartas "seigneur natgurel de Mixe et Ostabares" au roi de Navarre est de l'extrême fin du XIIe), et parfois de deux siècles (franchises des paroisses mixaines au roi de Navarre, "monnayage" de 1350-1353) et plus (pour tout le XVe siècle à partir du fouage navarrais de 1412).

Voici la liste des noms dont les citations du Cartulaire de Dax sont les plus anciennes (en italiques), suivies entre parenthèses de la première citation postérieure à ce jour connue et publiée et, éventuellement, de la première citation se rapprochant le plus de la prononciation en basque (5), puis des noms actuels, officiel et basque usuel.

1° Les noms des paroisses, villes et hameaux.

Ils sont présentés en suivant l'ordre du Cartulaire, d'abord ceux de Mixe, puis ceux d'Oztibar que le Cartulaire groupe au milieu des précédents, en une sorte de circuit descendant de Mixe vers les terres plus éloignées du "val de Hosta" en suivant les églises et paroisses de la rive droite de la Bidouze à partir de Camou (mais Bergouey et Ilharre sont inclus dans la "remontée") jusqu'à Hosta, pour remonter à nouveau en nommant celles de la rive gauche jusqu'à Bidache:

En Mixe:

*sosaute* (1268 *sosauta*) “Sussaute” (en basque “Zozueta”);

*silegue* (1316 *sileuge*) “Sillègue” (en basque “Zilhekoa”);

*suhast* (1316 *suhast*) “Suhast” (en basque “Zuhazti”);

*assiriz* (1316 *ayxiritz*) “Aïcirits” (en basque “Aiziritz”);

*sanctus Pelagius* (1249 *sant peray*) “Saint-Palais” (en basque actuel “Donapaleu”, au XVII<sup>e</sup> siècle “Donapalaio”);

*lepiste* (1316 *l’apisto*) “Lapiste” (en basque “Lapizketa”);

*larreivare* (1304 *larraybat*, 1309 *larrayvarr*) “Larribar” (idem en basque);

*onas* (1249 *onnaçu*, 1268 *honeys*) “Oneis” (en basque moderne “Unaso”);

*mindus* (1316 *aminux*) “Amendeux” (en basque “Aminux”);

*alzumberraute* (1268 *alçumbarrauta*) “Sumberraute” (en basque “Alzumarta”);

*maroz* (1292, 1412 *amaroz*, 1268 *amoros*) “Amorots” (en basque “Amorotz”);

*oleguer* (1268 *oreguerr*) “Orègue” (en basque “Oraarre”);

*sarricte* (1381 *sarriette*) “Charritte” (en basque “Sarrikota”);

Des noms médiévaux et actuels de communes ou de hameaux (regroupés dans les communes) ne sont pas cités au Cartulaire: Succos nommé par sa maison noble au nom toujours roman (on n’en connaît pas, que je sache, de version basque) *trussecalau* ou “Troussecaillou”, Ilharre de même par une des maisons nobles *brucue* écrit *brucoe* au n° 160 (1412 *buruço*), Biscay (sont nommées les maisons Malgor et Beyrie par leurs églises annexes: voir plus loin).

En Ostabares ou Oztibar (“Val de Hosta”):

*aranchus* (1291 *arhanssus*) “Aransus” (en basque “Arhansusi”);

*mured* (1350 *mureth*), maison noble détruite (subsistent les murs de l’église) dite en basque “Murulu”;

*bunos* (1304 *bunos*) “Bunus” (en basque “Bunuz”);

*ivarre* (1350 *yvarra*) “Ibarre” (en basque “Ibarra”);

*utzuat* (1350 *iççuat*) “Utziat”;

*landebad* (1264 *lantasvaylles*, 1304, *lanthabayt*) “Lantabat” (en basque “Landibar”).

Quelques noms de villages ou hameaux sont absents pour des raisons particulières:

1) la première est que la liste des églises nomme la dédicace avec le nom de la maison à laquelle (fondations sur ses terres ou autre motif) elle est annexée; on peut supposer dans tous les cas que le toponyme ou oïconyme préexistait à la dédicace, mais pas forcément au nom du village qui a pu recevoir le nom de saint (Saint-Just, Saint-Palais): voir plus loin les noms de maisons;

2) la raison de l’absence de quelques noms est d’ordre différent ou plus problématique:

pour le hameau et prieuré de Behaune à Lantabat, la donation de “la terre” de Behaune à Lahonce par le seigneur de Luxe étant datée de 1227 on peut supposer que l’église fut créée postérieurement (cf. P. Haristoy se référant à *Gallia christiana*, in *Les Paroisses etc.* II p. 326); pour la chapelle de Saint Nicolas d’Arambelz près d’Ostabat, station bien connue du pèlerinage compostellien, citée dès 1106 (donation du vicomte de Baïgorry Loup-Eneco cité par J. de Jaurgain d’après Oyhénart, *La Vasconie* II p. 270: “*do hospitali Sancti Nicolai de Arambelz quod est situm prope Ostavayll*”), et dont une maison dans une inscription liminaire du XVIII<sup>e</sup> siècle se prétend fondée en “984”! soit au tout début du pèlerinage; dans la même vallée, le Cartulaire ne nomme pas Asme (anciennement “Azpe” encore au XV<sup>e</sup> siècle) mais Ostabat, ville incontestablement “neuve” au moins comme étape du pèlerinage et “bastide” fermée (car son nom basque Izura nomme l’habitat ancien, et non comme la bastide le “val de Hosta” auquel elle a confisqué son nom, latinisé ou romanisé selon les textes), alors même que l’église Saint Jean nommée (et détruite: emplacement du

cimetière actuel) était annexée au château de Laxague (1209) ou Latsaga, au milieu des maisons et domaines anciens du lieu, à bonne distance de la bastide, et que ce village ancien parfois nommé par sa maison principale (monnayage de 1350) continuait à former au civil une entité distincte d'Ostabat, avant d'y être fondu.

## 2° Les noms de maisons.

Plusieurs maisons trouvent aussi dans le Cartulaire (n°174) la plus ancienne citation à ce jour connue, avec la dédicace de l'église annexe ou voisine, en lieu et place du nom officiel (dès le Moyen Age) de la paroisse ou du hameau: ainsi en Mixe pour Buruko (1412 *menaut de buruqo gentiu*) au lieu de Ilharre (cité ainsi en 1316), Troussecaillou au lieu de Succos (1350), et surtout les deux maisons et leurs églises de Malgor *maugorre* (1203 *magorria*, 1268 *maogorra*) et Beyrie *beirie* (1350 *beyrie*) en basque actuel "Mithiña", au lieu de Biscay (1350 *bisquay*); en Oztibar Muret (dit en basque Murulu) au lieu d'Arros (pourtant cité en forme latinisée vers 1100 *arrosium*, en 1350 *arros*); par ce trait la liste se distingue aussi des actes du pouvoir civil que sont les listes postérieures des franchises, fouages, monnayages etc.

*S(an)c(tu)s Cip(ri)anus de ol de tasson* à savoir "Saint Cyprien d'Azcombéguy" (en basque Azkonbegi: "œil de blaireau") est aussi annexé à l'une des 4 maisons nobles du Lantabat "Jauregia" ("la demeure du seigneur"): quoique tout indique que c'est un établissement qui existait au Moyen Age, le texte du Cartulaire de Dax est le premier à en donner la preuve, la citation la plus ancienne publiée à ce jour ne remontant pas au-delà du XVIIIe siècle. En raison de l'intérêt de la dénomination en gascon, j'y reviendrai à propos des traductions dans le Cartulaire.

D'autres maisons avec églises, isolées, ne correspondent à aucun hameau ou village cité comme tel par la suite: Sainte-Engrâce à Juxue *S(an)c(t)a Gr(ati)a de asurdoi* (1268 *sentia gracia*) dite en basque Donaazia (réduction orale de *Dona Garazia*), Sainte-Marie à Larcevau *S(an)c(t)a maria de burunce* (1365 *lostau de santa maria*), Saint-Jayme (le nom officiel et patronymique a gardé la forme gasconne) à Ibarre *S(an)c(tu)s Jacobus* (1365 *ostau de sent jagme*) en basque Donaikia. Utziat n'est pas une maison au sens habituel, mais un prieuré isolé marquant la limite de la vallée de Hosta avant celle de Cize (évêché de Bayonne) *S(an)c(t)a maria de utsuat* (1350 *hospital de iççuat*).

En dehors des *nomina ecclesiarum* n°174 du Cartulaire, deux maisons sont encore nommées:

en Mixe, au n°162 intitulé *De Bagad*, et qui porte en fait sur la paroisse nommée dès le Cartulaire de Sorde Gabat (1150 *gavat*) mais avec une longue persistance de cette forme "Bagat" (1203, 1316), ce qui pose un délicat problème d'étymologie (a-t-on nommé un lieu de "gave", ou un lieu de "hêtres" en basque *bago/phago* issu du latin *fagu* ou du gaulois qui l'a précédé?), il est question du mariage d'une fille du seigneur de la "salle" du lieu *Arnaldus de Bagadh* (maison noble unique souvent citée depuis Sorde) avec "un certain Bernard d'Ugange" (*cuidam Bernardo de Ugange*), les garants étant *R. de Arbuth militem* (c'est-à-dire "noble", sans doute de la "Salle", l'une des 4 maisons nobles anciennes ou "palais" d'Arbouet, village voisin, citées en 1350) et *Sancetum de Ugange*: d'après le contexte ce n'est pas comme on pourrait le penser Ugange en Cize (aujourd'hui inclus dans Saint-Jean-Pied-de-Port, restes de l'église romane Sainte Eulalie), mais la maison précisément d'Arbouet citée en 1412 en forme basque *Remon duguenaga*, et qui pourrait aussi être l'une des quatre nobles, même si les mariages entre nobles et non nobles étaient courants et bien documentés au Moyen Age dans la région;

au n° 161, liste des paroisses devant "l'arcieut" (réception) à l'évêque certaines à part et d'autres "deux par deux", au lieu de *Lepiste* pour les "quartes" du n°160 (Lapiste), est nommée *Arrang*, c'est-à-dire la principale des deux maisons nobles du lieu, en 1316 *array* et en 1412 *la salle*

*darrain*, qui serait aujourd'hui disparue, et dont le nom était porté au début du XVII<sup>e</sup> siècle par un juge de la cour de Soule pour qui Oyhénart compose une épitaphe en langue basque.

Il faut faire un saut dans le temps et l'espace pour le nom suivant, puisque c'est en Soule, et au moment de la main-mise de l'évêque d'Oloron, vers 1060 au début de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, sur les paroisses de la Soule jusque-là dépendantes de Dax (n°152). Un personnage souletin y est nommé (fol. 42 v°) pour n'avoir pas accepté, comme la population de la vicomté mais beaucoup moins encore (*multo minus*) "une si grande iniquité" (*tantam iniquitatem*): *multo minus Bergonium Lupum de Jaunte, qui sub ipso fortissimus baro in tota terra illa erat*, c'est-à-dire "Bergon Loup de Jaunte qui sous le même (vicomte de Soule) était un très puissant baron dans toute cette terre". On ne sait si le mot "Jaunte" très certainement copié d'un document beaucoup plus ancien que ce texte n°152 qui résume ce très long conflit bien après l'événement, a été correctement transcrit, ou s'il y avait une marque de nasalisation sur la dernière voyelle (en général un petit trait sur la voyelle suivie de nasale) perdue dans la copie comme très souvent. Mais c'est à coup sûr la maison noble d'Ordarp dite par la suite Gentein/Jentein (1382 *jainteyn*, au Censier gothique fin XIV<sup>e</sup> *jaunteynh*), l'un des dix "podestats" qui formaient le premier rang de la noblesse souletine: le nom est à base anthroponymique comme nombre de ces noms à finales en *-ain/-ein* dont on s'accorde à penser que ce sont des formations latines (comme Domezain), ici sur le basque *jaun* "seigneur", mot qui (avec ses dérivés *jaunko*, *jaunti* aussi attestés), comme *aita*, *ama*, *and(e)re* "père, mère, dame" etc., fait partie de ceux qui formaient encore nombre de "prénoms" locaux au Haut Moyen Age (voir plus loin les anthroponymes) et ont pu se fixer, assez rarement il est vrai en Pays basque (à la différence du pays landais latinisé où ils sont nombreux), dans les noms des maisons et domaines qu'ils possédèrent dans ces temps anciens.

### **1b. Noms nouveaux absents de la documentation postérieure.**

Le Cartulaire cite quelques noms de lieux absents de la documentation postérieure à ce jour connue, en tout cas comme référant à un lieu habité, domaine ou église, même si la tradition locale (notamment dans les énormes liasses de documents notariaux à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, dont l'exploitation reste à faire et le restera sans doute longtemps) a pu les conserver, sans que j'aie pu cependant le vérifier pour la plupart.

En Mixe:

Dans la région de Biscay, aux limites septentrionales du territoire mixain, le Cartulaire cite *S(an)c(tu)s michael de iuarrart*. Cette église du lieu d'Ibarrarte ("Ibarrart" est la forme romanisée typique, c'est-à-dire gasconne par élimination régulière dans cette langue de la voyelle finale, sauf *-a* affaibli en *-e*, pour les mots basques comme latins) "entre vallées" ou selon la forme habituelle de ce toponyme ailleurs en France "Entrevaux" (Alpes-Maritimes etc.) est à ce jour inconnue: celle de Viellenave, qui pour le lieu s'y prêterait le mieux, a une autre dédicace. Pourtant, sauf information contraire, il se pourrait ou que celle-ci ait changé depuis ce temps, ou bien que l'église elle-même ait disparu: une hypothèse, à vérifier, serait que ce fut celle du château primitif de Gramont (anciennement "Agramont" reconnaissable encore dans la forme basque "Agaramunde") dont les vestiges sont sur la colline voisine dite de "La Mulari", château assiégé par le roi de Navarre en 1244, puis abandonné pour celui de Bidache. Viellenave non cité sous ce nom au Cartulaire existait déjà au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Entre Beyrie-sur-Joyeuse et Saint-Palais, le Cartulaire cite encore un autre "Saint Michel" disparu: *S(an)c(tu)s michael de erem*, église et lieu jamais cités dans la documentation médiévale connue pour une maison ou un hameau, ni dans la liste des 72 maisons de Beyrie en 1551, alors que la maison existe toujours (bord de la Départementale 8, dans une avancée de forme arrondie de la commune de Beyrie aux limites de Saint-Palais) sous le nom Eremia, du basque *eremu*

en gascon *herm/herem*, le tout issu du latin *eremu(m)* “désert, lieu inculte” (espaces toujours propices à l’établissement de lieux de culte).

En Ostabares ou Oztibar:

Les deux toponymes donnés à Saint-Just (les documents médiévaux navarraïens ne citent ni ce hameau ni ses maisons, où Sorde avait reçu au début du XI<sup>e</sup> siècle, de donateurs qui, d’après leurs noms, devaient être des Cizains, une *ecclesiola* de ce nom) sont inédits, et, en apparence, au moins dans la nomenclature officielle et publiée, perdus:

*S(an)c(tu)s justus de eq(ui)se* donne le toponyme basque sans doute antérieur à la fondation de l’église du hameau de Saint-Just (devenu au XIX<sup>e</sup> siècle seulement le centre de la paroisse et commune de “Saint-Just-Ibarre”, en basque Donaixti). Cet *Ekize* rappelle les maisons *Ekiotz* du village voisin et mixain de Sorhapuru, dont l’une est citée aussi au Cartulaire de Sorde au XI<sup>e</sup> siècle: la base est certainement *ek(h)i* “soleil”, resté ainsi dans le seul lexique souletin moderne, alors que les autres zones dialectales nomment le soleil par un très ancien composé du même (cité également au XI<sup>e</sup> siècle) *eguzki* puis par assimilation vocalique *iguzki* dans les autres dialectes basques de France. Il n’est pas lieu ici de détailler la morphologie de ces dérivés, mais elle est conforme au système général de formation des toponymes basques par les suffixes *-oz* et *-(t)ze*. Il semble qu’il y ait encore un résidu de ce toponyme ancien dans le lieu actuel de Saint-Just nommé “Equichito”, qui équivaut apparemment à un diminutif “petit Ekize”.

L’église citée ensuite *S(an)c(tu)s salvador de iriundo* est aujourd’hui totalement inconnue, et comme toponyme local et comme édifice; la carte de Cassini porte cependant au bord de la route un peu en amont de Saint-Just un édifice avec croix renversée signalant une chapelle ruinée. Iriundo, nom composé et toponyme courant en basque, est “proximité (ou parfois “fond”) du domaine” ou peut-être (le second terme ayant comme souvent valeur de qualifiant) “domaine proche ou au fond”. Les églises de la région dédiées au “Saint Sauveur” sont souvent dans des espaces éloignés, passages isolés et montueux etc. (voir à Mendive, Jatxou etc.). (6)

Le nom de *S(an)c(t)a Gr(ati)a de asurdoi* à Juxue donne également à cette maison noble ancienne connue (voir ci-dessus) un toponyme non documenté ailleurs pour cet endroit: ce nom “Achourdoï” est bien donné dans la carte de Cassini, mais assez loin de là, à l’espace montagneux qui sépare Utziat du fond du val de Lantabat, le nom semblant fait alors sur *axuri* “agneau, ovin” (comme Axurbidegi maison médiévale de Soule), mais il y a d’autres explications et sans doute plus vraisemblables quoique moins apparentes, le suffixe collectif *-doi* s’ajoutant normalement à des noms d’objets (végétaux, éléments du sol).

L’église de Saint Etienne à Lantabat à proximité de la maison noble du même nom (en basque Doneztebe issu de “Doneztebea”) est nommée *S(an)c(tu)s steph(anu)s de mendiburue*: le nom Mendiburua “la limite de montagne”, quoique très fréquent en nom de lieu et de maison en Pays basque, était inconnu jusqu’ici pour cet endroit; il s’apparente d’assez près toutefois à celui de l’autre maison noble située sur la même voie en amont de là: Haranburu (“limite de vallée”) connu par le compagnon de Henri IV surnommé par celui-ci dans ses lettres “le Borgne” qui en était issu. Y a-t-il eu quelque confusion entre les deux noms? On ne peut que poser la question.

En terminant cette première rubrique, on peut signaler que le Cartulaire ne nomme pas une petite chapelle (mais peut-être d’autres aussi) à coup sûr ancienne d’Uhart-Mixe, sur la route de Saint-Palais par la Départementale 302, qui a donné son nom à la maison Elizagarate (“hauteur de l’église”) citée ainsi en 1350.

## 2. Le traitement linguistique des noms de lieux.

### 2a. Ecriture et phonétique.

La comparaison des toponymes basques du Cartulaire avec les noms en usage dans la langue basque, y compris dans d'autres citations médiévales, mais aussi entre les divers textes du Cartulaire lui-même et ceux de Sorde (qui sont parfois antérieurs à ceux de Dax, ou exactement contemporains), permet, avant de traiter de la question de la traduction des noms, d'apporter quelques précisions sur les pratiques linguistiques, s'agissant des noms basques (c'est-à-dire d'abord du pays actuel de langue basque), dans la chancellerie épiscopale dacquoise. Le problème se posera en particulier, qui ne peut pourtant recevoir que des éléments de réponse très incomplets, de savoir jusqu'où avait pu encore persister, entre le milieu du XI<sup>e</sup> siècle et la fin du XII<sup>e</sup>, la pratique d'un certain bilinguisme basque-roman (occitan gascon), éventuellement même basque-latin pour les clercs rompus à la langue romaine indispensable encore à cette époque pour les chartes épiscopales.

Il peut être utile de rappeler ici brièvement les changements phonétiques que le roman gascon a fait subir au noms d'origine basque, qui sont en gros les mêmes qui ont donné les mots romans à partir des mots latins ou bas-latins, et tiennent pour l'essentiel au traitement des voyelles et à l'accentuation. Le basque, dans ses emprunts nombreux au latin soit antique, soit ecclésiastique et haut-médiéval ou médiéval, est resté indifférent à la quantité ou à l'accent latins: les mots de la toponymie comme *eliza*, *gaztelu*, *luku*, *phago/bago*, *zaldu* ou ceux du lexique général comme *bake*, *errege*, *gauza*, *izpiritu*, *lege* ont apporté des modifications aux consonnes ou groupes de consonnes qui ne correspondaient pas à la structure consonantique propre au basque, mais les voyelles, initiales ou finales, toniques ou atones, sont à peu près ou intégralement celles des mots latins d'origine: *ecclesia*, *castellu*, *lucu*, *fagu*, *saltu*, *pace* (prononcé "paké" en latin), *rege*, *causa*, *spiritu*, *lege* en gascon "gleyse, castet, Luc, haye, Sau(l)t, patz, rei, cause, esperit, ley". Un bon exemple de ce "conservatisme" phonétique basque est donné par le nom de Dax lui-même: c'est *Akiz(e)* (avec un -e final moderne issu par analogie des formes déclinées comme *Akizen*, *Akizera*, *Akizetik* "à Dax, vers Dax, de Dax"...), pris directement au cas "oblique" habituel tel que cité au IV<sup>e</sup> siècle (on avait très rarement l'occasion de dire un cas-sujet au nominatif latin *aquae*): *Aquis* (prononcé déjà sans diphtongue "Akiss").

N.B. Par abréviation le "Cartulaire de Dax" sera désigné par les lettres CD, celui de Sorde par CS.

1° Traitement des voyelles:

a) présence et élimination d'un *a*- initial: le nom de Mixe en basque "Amikuze" (étymologie sûre inconnue) apparaît encore plusieurs fois dans CS écrit *amixa*, *amixe*, mais toujours *mixa*, *mixe* dans CD; ceux des paroisses d'Aminduch (1316 *amindux*) et d'Amorots (1292 *amaroz*) sont aussi partout dans CD *mindus*, *maroth*, *maroz*, *morotz*; l'explication de ces noms restant opaque aussi bien en latin qu'en basque, on peut leur supposer, pour le noter en passant, une origine dans une autre langue ancienne; mais cette voyelle initiale conservée en basque dans plusieurs noms peut être étymologique, parce que c'est dans l'usage latino-roman qu'on la supprime en général par identification à la préposition "a(d)/à" (voir aussi "Gramont" déjà cité mais absent du Cartulaire); dans Sumberraute c'est toute la syllabe initiale prise pour une préposition agglutinée à l'article "al" qui a été éliminée dans la forme romane tardive issue de l'étymologique du CD *alzumberraute* (réduit en basque moderne à "Alzumarta", mais avec l'initiale conservée du premier élément très commun en toponymie *alzu* "aulnaie");

b) la voyelle *a*, interne ou finale, reproduite par *e*:

en finale le nom Beyrie (beaucoup plus fréquent en zone romane) hérité du latin *vitrina*

“vitrierie” est en général avec -e comme dans le CD, sauf dans une citation du CS du début du XIe siècle pour Beyrie de Mixe: *beyrina* (le basque moderne nomme la “vitre” *berina*), déjà différent pourtant de l’adaptation basque régulière du mot latin, “Bitirina”, qui a donné les noms usuels modernes; la voyelle interne ou finale (que celle-ci soit organique ou représente le déterminant défini basque -a: *ibarra* “la plaine” ou “la vallée”), maintenue rarement dans CS *larçabal*, *yvarola*, ne l’est jamais dans CD où les marques romanes sont plus accusées: *oste*, *iuarre*, *iuarrole*, *larreivarre*, *landebad*, *larcevau* (1350 *ozta*, *yvarra*, 1309 *larrayvarr*, 1304 *lantabayt*); la présence de cette voyelle finale -e aussi bien dans CS que CD fait penser que des noms aujourd’hui non déterminés (sauf pour les noms de maisons qui le sont toujours) en basque l’étaient anciennement: *jutsue*, *orza(n)choe*, *mendiburue*, *burunce*, *maugorre*;

dans les noms suffixés avec le locatif -*eta* “lieu de ...” la forme romanisée -*e(t)te* s’est imposée à peu près toujours et partout dans les noms ayant une forme officielle (et pas seulement locale) connue: *sarricte*, (1381 *sarriette*), *lepiste*, *alzumberraute*, *sosaute* (1268 *alçumbarrauta*, *sosauta* sont une sorte d’exception pour ce type de noms: voir aussi plus loin); quelquefois la finale locative, après sans doute une étape à -*e* non documentée, a déjà disparu dans l’usage officiel: *mured*, *utzuat* (il est resté de cet usage des noms officiels comme “Urcuit, Anglet, Biscarret” etc.);

c) autres voyelles:

les autres voyelles finales atones dans l’articulation romane (ce qui n’a aucune incidence en basque) sont habituellement éliminées dès le CD et le CS ou plus tôt: *uhart*, *arbut*, *suhas* qui sont restés en basque “Uharte, Arboti, Zuhazti” (de même pour les noms “Bidart, Garat” etc.);

d) diphtongues:

bien que la forme *bergui* du CD soit citée dès avant le XIe siècle (982), le CS donnait une forme *bergoi* qui semble phonétiquement (s’il ne s’agit d’une forme seulement analogique) plus ancienne avant assimilation de la diphtongue *oi* en *ui* (moderne “Bergouey”: voir plus loin l’altération de *goien* en béarnais);

la diphtongaison dite “conditionnée” de la voyelle accentuée en roman de “Arboti” officiel “Arbouet” ne semble pas encore, sinon réalisée dans la prononciation, du moins fixée: CS *arbet*, *arbut*, CD *arbut*; celle de “Oneis” (*onnaçu* dans l’enquête navarraise de 1249 reproduit à peu près la forme basque actuelle) s’inscrit contradictoirement au CD entre *onaiss*, *onais* (la fermeture vocalique est postérieure: 1268 *honeys*) aux n° 160 et 161 et les *nomina* du n° 174 qui portent encore *onas* antérieur à la diphtongaison;

le groupe basque -*oe/-ue-* des toponymes comme *berroeta* (articulé *berrueta* d’où le nom d’état civil “Berrouet”), *arrueta*, *zozoeta* a donné très tôt en zone romane ou sous influence la diphtongue -*au-* (devenue postérieurement la voyelle simple “o” dans la prononciation) et les formes devenues officielles “Berraute, Arraute, Sossaute/Sussaute”, y compris pour les maisons de quelque notoriété (maison noble “Berraute” à Asme); ces formes sont systématiques aussi bien dans CS que CD et généralement toute la documentation romane de langue gasconne, comme le Censier gothique de Soule de la fin du XIVe siècle, et pour les territoires précisément de l’évêché dacquois (mais inconnues en Labourd et Basse-Navarre méridionale); la prononciation basque de ces noms, sauf dans la réduction des composés longs (Alzumarta “Sumberraute”, Martxoeta “Masparraute”), n’a guère bougé ou peu en zone restée bascohone.

2° Traitement des consonnes dans quelques exemples du Cartulaire:

a) l’absence de nasales internes ou finales *n* aussi bien dans CD que dans CS peut avoir deux causes: 1) la non reproduction par les copistes du trait abrégatif au-dessus de la voyelle précédant la consonne éliminée, 2) la tendance du gascon à éliminer la nasale finale et souvent interne (que le basque connaît aussi, mais souvent avec des variations aujourd’hui dialectales: *ohore*, *ahate*



partout, mais *korona/koroa*, *gatina/gatea*, issus des mots latins “honore, anate, corona, catena”); l’élimination, si elle n’est pas graphique et analogique (mais redevable en ce cas à l’usage gascon sous-jacent au latin officiel des XI-XII<sup>e</sup>s siècles), est réalisée dans *orzachoe* pour “Orsanco” (le basque actuel “Ostanko” est une altération récente du groupe initial -rz-; mais la séquence -nk- au lieu du plus régulier -ng- est déjà un trait dialectal venu, comme en Soule, du voisinage roman ou pré-roman); la chute romane de la finale est postérieure au CS et au CD pour *behaschen/befasken* (restitution latinisante fautive de “f” pour “h” dans CS) “Béhasque” en basque “Behaskan”, et *bidachen* moderne “Bidache” basque “Bidaxun” (1292 *bidassun*); celle de l’interne pour *manzberraute* moderne “Masparraute” (le basque “Martxoeta” suppose ou une forte réduction, mais citée déjà au XIV<sup>e</sup> siècle, ou une double étymologie), composé bilingue dès l’origine portant au début un héritier du latin “mansu” (occitan “mas”);

pour CD *camono*, *camon* (et autres noms de même forme en territoire roman) on peut se demander si la nasale ne procède par d’une relatinisation (3<sup>e</sup> déclinaison -o/-onis/-onem et par analogie tardive de la 2<sup>e</sup> déclinaison -onum) puisque CS a déjà *camou* basque “Gamue” (sur cette base empruntée par le basque il y a de nombreux autres lieux, maisons et hameaux: *Gamia* issu de “Gamua” et *Gamarte* en Cize, *Camou* en Soule, *Cambo* etc.);

la question est encore différente pour “Arancou”, qui a au CS les formes contradictoires avec et sans nasale finale *arachoen/arancoe* (comme au CD) et *aranque*: la graphie de 1309 *arancoyen*, avec le groupe romanisant -nc-, donne clairement “vallée haute”, suggérée aussi par la nasale du CS; le suffixe diminutif basque -ko (soit “petite vallée, vallon”) est de ce fait moins probable;

b) la transcription romane des vibrantes basques est très couramment source de variantes graphiques (l’opposition de -r- apical “doux” ou “à battement simple” et -rr- “fort” ou “à battements multiples” est pertinente en basque comme en espagnol: *bero/berro*, *pero/perro* etc., et en basque même en finale: *ur/urr*); il arrive à cet égard que le CD *iuarrole*, soit plus fidèle au basque que le CS *ybarole*, mais le CD a aussi *larreivare* (peut-être les quatre -r- ont-ils découragé le copiste!) pour la forme originelle qui était en composition déterminée régulière *larraibarra* (“le val de lande”);

la latérale intervocalique simple -l- du latin a été régulièrement rendue dans les emprunts du basque par -r- simple (*mizpira* vient comme “nèfle” du latin *nespila*, le latin tardif d’église \**tseilu* issu du classique *caelu* a fait généralement le basque *zeru* “ciel”), et souvent cette vibrante simple est entendue par les locuteurs débutants ou non basques comme une latérale “l”; un exemple du CD est remarquable sur ce point: le nom d’Orègue en basque actuel “Oraarre” issu de \**oraguerre* est donné *oleguer* (en 1268 *oreguerr*) dans une sorte de relatinisation, procédé assez courant dans ces cartulaires latins des XI-XII<sup>e</sup>s siècles (voir ci-dessus Béhasque), refaisant le chemin inverse de *tseilu* latin tardif à *zeru*; inversement le nom en forme gasconne régulière au n° 160 *sent pelay* est écrit dans un document navarrais de 1268 *sant peray*;

c) vocalisation de la latérale “l” intervocalique, devant consonne ou finale en “u” (“ou”): ce trait fondamental de la phonétique gasconne (moins général dans d’autres langues romanes) explique les formes du CD comme *maugorre*, *larcevau* (au CS encore *larsaval*); dans la documentation médiévale navarraise de Pampelune, où l’usage du gascon était assez fréquent, on lit très souvent les formes “Baihaut, Uhaut” pour les noms “Baialde, Uhalde”: si le CD avait eu à citer ces noms on les aurait trouvés à coup sûr sous cette forme;

d) le groupe “muta cum liquida”, combinaison d’une occlusive suivie de liquide (bl, br, pl, pr, cl, cr, gl, gr, dl, dr, tl, tr) extrêmement fréquente même en initiale dans les langues latino-romanes et dites généralement “indo-européennes”, est absolument inconnu du basque, qui a dû toujours adapter les mots empruntés soit en éliminant l’occlusive (type “loria, eliza” pour “gloire,

église”) soit en insérant une voyelle intermédiaire dite “anaptyctique” (type *gurutze* du latin tardif d’église *crutse*); au CD la forme *brucue* représente, curieusement, la restitution faussement latinisante du nom de maison *buruko(a)* (à Ilharre), traité ici comme un mot pris au latin (alors que c’est un diminutif de *buru* “tête, extrémité, limite”);

e) la forme *manzperraute* du n°160, confrontée à *manzberraute* du n° 161, 174 et du CS *mansbarraute*, anticipe sur le moderne “Masparraute”, mais c’est sans doute dans ce document, comme d’autres, un trait de phonétique basque, qui assourdit systématiquement les occlusives après sifflantes.

## 2b. Traductions.

*Landebad, Ostebab, Mured, Ol de Tasson, Mons mardosus.*

Alors que le basque *ibar* “vallée” n’est pas traduit pour les Larraibar (une tentative pourtant dans la citation navarraise de 1304 *larrayvat*), Ibarre, Ibarrole, il l’est dans tous les textes latins et romans connus pour Lantabat basque *Landibar* ou “val de lande”, dont Larraibar semble un doublet parfait, qui fait pourtant supposer ou que *landa* “champ” en basque moderne, qui a fait le gascon *lan(n)e* sauf dans ce nom, ne recouvrait pas exactement le basque *larre* “terre inculte, lande”, ou que ce sont des noms inventés à des époques différentes. Au moment du CD ce nom n’a pas encore subi l’attraction par “Ostabat” voisin, plus célèbre et plus souvent cité dans l’usage officiel, pour passer de *Landebad* à Lantabat (1304) avec sa séquence “romane” -nt-.

Le cas d’Ostabat est différent. La traduction ici suppose la création préalable de l’étape du pèlerinage, et son accession rapide au statut urbain, par action probable ou fondation du seigneur local qui était (comme pour Lantabat) celui de Luxe, le deuxième de Mixe en importance après Gramont-Viellenave. Le nom est celui de toute la “vallée de Hosta”, traduit du basque *Oztibar* et transféré assez bizarrement sur la seule ville nouvelle (ou “bastide”) dans sa forme romane ou latine (1140 *hostavallem*), tandis que le toponyme basque sans doute ancien Izura est cantonné au seul usage en langue basque et transmis ainsi jusqu’à aujourd’hui.

Le nom de *mured* correspond au basque usuel “Murulu”, site du château fort détruit et de l’ancienne église aujourd’hui abandonnée sur sa colline à Arros: mais bien que le -d final puisse être né de la syllabe -lu de ce nom (plutôt que du suffixe -eta comme on peut le penser de prime abord: en 1350 *mureth*), on ne peut dire si c’est vraiment une traduction (“mur” ou base basque *mun-/mur-* “colline”) ou une simple adaptation phonétique, le passage du deuxième -u- à -e- faisant de toutes façons difficulté.

Faute de version basque connue, on ne peut assurer que *trussecau* “Troussecailou” (maison noble de Succos) procède (comme quelques autres noms de maisons nobles mixaines: Montcrabeu, Miramont) d’une traduction (à première vue sans rapport avec le nom “Succos”) ou d’un transfert de nom de lieu venu de l’extérieur, ou même d’une création locale en situation de bilinguisme.

*Ol de tasson*: le nom de ce hameau et de sa maison noble qui occupe le fond de la vallée du Lantabat, “œil de blaireau” (voir ci-dessus) en basque Azkonbegi, m’a fait hésiter ailleurs sur sa vraisemblance (5), bien que l’emploi des figures du même réseau, “œil, larme, pupille”, soit partout répandu pour nommer des points d’eau et des sources (en basque *ur nigarra* “la larme d’eau”), et bien que le “vrai” puisse parfois, particulièrement en toponymie, “n’être point vraisemblable”. Pourtant ailleurs en toponymie médiévale basque on trouve bien Azkonzabal “plat des blaireaux” (maison noble en Cize), Azkonegi (maison d’Arrast en Soule) “bord ou crête des blaireaux”, Azkonobieta “lieu de la fosse aux blaireaux” (maison de Berraute en Soule) et même Azkon tout court (l’une des 5 maisons nobles de Charritte-de-Bas), le composé du langage commun Azkonzilho “trou de blaireau” nommant, entre autres, l’abri sous roche à vestiges solutréens d’Irissarry à la

limite d'Ossès. Le sens de ce nom du Lantabat trouve en tout cas une solide confirmation dans cette traduction gasconne du XII<sup>e</sup> siècle, le nom de cet animal se retrouvant aussi au n° 122 pour un *Garsiam Tosardum de Taissonaires*, qui doit aussi, cette fois en zone romane, porter le nom de son domaine, en gascon moderne "taxoère, tachouère" (bel exemple de disparition gasconne de nasale): "taissonnières, tannières de blaireaux". Ce nom confirme aussi une certaine tradition locale du bilinguisme basque/roman de l'évêché dacquois, même si déjà résiduelle et très limitée en ce milieu du XII<sup>e</sup> siècle.

Hors des zones restées tardivement de langue basque, où la persistance de toponymes basques encore à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle se documente très bien en Béarn dans le fouage de 1385 (7), il est à noter que des noms de lieu romans correspondent parfaitement à des toponymes connus en zone basque: par exemple, outre Tassoneires/Tachouère, au n° 22 Lubires (gascon moderne Loubère "tanière de loup") correspond à "Otsobi" très commun en Pays basque, au n°128 Tauzied ("toussinaie") à "Ameztoi" ou "Amezqueta", au n° 151 Aqua rubea ("eau rouge") à "Urgorri" toponyme et nom basque assez répandu aussi. Mais il est assez vain, une fois le fait observé, de lister ces équivalences, tant la toponymie, en toutes zones, utilise les mêmes références au terrain et aux caractères du site.

*Mons mardosus*: cette expression latine donnée avec d'autres pour nommer les limites de la Soule, anciennement dacquoise, demande d'abord à être comprise, puisque l'adjectif *mardosus* est une cacographie (ou une prononciation locale altérée) pour *margosus* en espagnol *margoso* "marneux" dérivé du latin *marga* qui a donné les formes à variantes consonantiques du français "marne", et du gascon "marle" (d'où l'emprunt local basque "merla"); cependant le mot basque ancien et toponymique pour "marne" est *lap(h)itz*(8), qui fait de nombreux toponymes médiévaux basques dont "Laphizketa" que le roman médiéval a déjà réduit à *Lepiste*(n°160) moderne Lapiste. Or un "col de Lapixe" se trouve précisément à la frontière entre Soule et Béarn (oloronais), qui passe ici sur une ligne de crête, par le chemin qui va de Montory au lieu-dit Mouré sur le Vert de Barlanès en amont de Lanne. Ce pourrait bien être le "mont marneux" du Cartulaire. Aucun nom, basque ou non, aujourd'hui repérable sur les cartes ne correspond à l'autre expression du Cartulaire pour ces mêmes limites, donnée elle en gascon *carreira cava* "la route creuse": on peut, par simple hypothèse, penser à la D. 135 qui suit la limite communale entre l'Hôpital-Saint-Blaise et la D.2 en amont d'Angous.

Quelques cas possibles de traduction, ou du moins d'équivalence basque/roman seront encore cités à propos des anthroponymes.

### 3. Sur les noms de formation basque en zone romane.

3 a. Une explication par le basque est probable ou du moins possible pour une série de noms de lieux de la zone romane cités au Cartulaire (9). Pour des raisons de simple commodité d'exposé et de lecture, on distinguera une série d'entrées vocaliques d'abord, consonantiques ensuite, le tout dans l'ordre alphabétique, les numéros renvoyant toujours à la numérotation des actes du Cartulaire. Les toponymes à finale *-os(se)* traditionnellement définis par les linguistes comme "aquitains" demanderont de plus à être considérés à part (au n° 33 *aiossa*, au 55 *garros*, au 138 bis *ygos* etc.).

1° Initiales vocaliques:

n° 152 *agarencum*: ce nom latinisé qui a fait le "Garenx" (voir note 1) ne semble pas, comme son voisin *revesellum/resevellum*("petit revers", non exposé au soleil) rapportable à un étymon latin, le radical pourrait en être *aguerre* "lieu exposé, visible" (par opposition au précédent) comme dans Orègue en Mixe, avec un suffixe archaïque tenu pour diminutif *-ango* (ailleurs

“Berango, Larrango, Durango” etc.) réalisé *-anko* avec occlusive sourde après nasale en zone péri-romane et qu’on retrouve dans divers noms basques comme Orsanco également en Mixe; ce nom illustre bien par ailleurs les origines diverses dont sont issus les noms de la zone romane à finale écrite tardivement et analogiquement *-enx*;

n° 33, 159, 173, 174 *aioassa* (actuellement Jousse, comme en Béarn Ogenne de *oihan*, et ici n° 173 *iuerere* > Gieure) a un radical identique au basque *ai* “versant” (dans Aibar, Ayherre), outre la question du suffixe (voir ci-dessous);

n° 169, 174 *agyrizi*(actuellement Poyartin): si le *-g-* représente bien comme dans d’autres noms (voir ci-dessous Arzague) une occlusive et non la semi-consonne yod, le radical précédent *agerre* (sa forme de la zone hispanique a depuis le haut Moyen Age un voyelle fermée *agirre*) est possible, la finale, comme toute une série en *-(e)i* du cartulaire, restant pourtant peu explicite;

n° 32, 130 *anerta, anerte*: on peut soupçonner un composé *ainarte* (même si la romanisation du composant basque en finale *arte* “intermédiaire, intervalle” s’écrit très tôt comme on le voit plus loin en orthographe romane *-ard* par analogie): l’identification du premier élément est incertaine pour ce type de toponymes anciens (cf. Aïnharp en Soule, Aïnhice en Cize), peut-être “entre hauteurs” (forme réduite de *gain*);

n° 174 *alga* pourrait représenter le basque *elge(a)* “terre de culture, champ, prairie” qui prend selon les lieux les formes *elge, alke, alga*;

ibid. *arangossa* aujourd’hui Arengosse représente sans doute une forme du nom de maisons médiévales en Mixe Arangoitz “haut de vallée” ou “vallée tournée à l’est”;

n° 157 *arranst*, n° 174 *arrast*, le second résultant de l’élimination de la nasale (ou peut-être analogie avec Arrast en Soule, qui n’est jamais attesté avec nasale et qui se dit en basque Urruxtoi qui est “coudraie”), semble le résultat parfait de l’accentuation phonétique romane du basque *arr(h)ántzeta* “lieu de ronces” (nom d’état civil moderne Arhancet), nom très répandu en toponymie médiévale basque, de la Soule jusqu’à la périphérie bayonnaise;

n° 171 *arreinoard, arrenoard* peut être aussi un ancien composé de *arte* “intermédiaire”, le premier élément semblant une forme du toponyme mixain Arrain (même base que les précédents), ou même de *larrain* dérivé commun de *larre* “lande”, avec une aphérèse banale par assimilation de l’initiale à un article roman; l’analyse du *-o-* est cependant, si ce n’est une cacographie ou une forme analogique, plus problématique;

n° 174 *arzaage* a, entre autres hypothèses, une sérieuse possibilité, si la finale *-ge* est bien pour *-gue* (moderne Arzague), d’être issu d’un des nombreux toponymes basques à suffixe locatif *-aga*, même si le premier élément reste incertain, entre les divers dérivés de *(h)arri* “pierre” (le mot *artzain* “berger”, qui évoquerait un lieu d’élevage, est très improbable en toponymie);

ibid. *as* correspond à une forme courante surtout en composition (Aspe etc.), mais ici sans doute par analogie, de *aitz* “rocher”; il a curieusement évolué dans le composé en ce cas étymologiquement bilingue “Ar(jusanx)”;

n° 24 *azbur* procède, dans sa forme apparemment bizarre, du même, dans le composé *aiz-buru* > *aizpuru* “limite du rocher” commun en toponymie basque médiévale; la toponymie bayonnaise romanisée a un Raspure de même construction (la finale *-bo(u)re* pour *-buru* est classique dans la transcription locale de ces noms) de *irazpuru* “limite des fougères”;

n° 174 *escorce* (comme Escurès en Béarn) admet sans doute diverses analyses, l’une d’elles étant par le basque *eskur* “gland” (Ezcurra village navarrais) et par extension “chêne” avec un suffixe collectif commun dans ce type de noms;

ibid. *esiur* (actuellement Azur) ainsi incompréhensible suggère un composé de *ur* “eau”, le premier élément pouvant être une réduction de *aitzi(n)* “avant, situé à l’avant”;

ibid. *esquasse* s'apparente à Escos en Mixe sur *ezki* "tilleul" (et arbres apparentés), et serait un bon héritier régulier de \**ezkiazu* "lieu où abonde le tilleul" à suffixe d'abondance, attesté en l'an 1000 *esquiasso* en zone ibérique, et parallèle aux nombreux Leizarazu, Ilarazu, Urritzerazu etc. attestés en toutes zones bascophones sur des noms botaniques;

n° 15 *onard* paraît issu d'un ancien \**onarte* avec l'écriture romanisée et analogique de la finale *arte* (comme au n° CXLII du CS *hiriard* pour (H)iriarte vers 1150), le premier élément étant celui d'une série de noms de maisons médiévales concentrées en Soule: Onabehere, Onabeheti, Onagarai, Onagoiti, Onainti, Onalainti; ce terme mal identifié, qui semble une variante de l'oronyme *mun-* "colline, hauteur", rare ailleurs (Onaindi en vallée de Baïgorry), est peut-être aussi le second élément du médiéval *Baiona* (Bayonne), et la base d'une série d'autres toponymes (voir ci-dessous);

n° 174 *onei* doit être rapproché de son paronyme mixain Oneis: ce dernier est la forme romanisée officielle du basque Onaso ou Unaso (en 1249 *onnaçu* indique un étymon à suffixe fréquentatif *-azu* par la suite altéré, l'initiale écrite o- étant communément, et en particulier en gascon, articulée fermée "ou-"); la même base, sur un second élément en apparence différent, a fait les toponymes souletins Oniz (la romanisation phonétique a donné, régulièrement malgré les apparences, l'officiel Abense) et Onizmendi (maison noble d'Abense-de-Bas qui a gardé son nom primitif sans altération);

ibid. *ordize*, n° 19 *ordozon*, *ordosensis*, n° 174 *urdassen*, *urdunos/urduos*: quand il ne s'agit pas de bases anthroponymiques (série des "Fort, Fortun" et leurs descendants), il y a sûrement lieu de rapporter toute une série de toponymes à *ord-/urd-* initial (c'est-à-dire en prononciation locale "ourd-" avant francisation et ouverture vocalique devant vibrante) à la base *urd-/ord-* qui nomme en basque les "lieux plats" et "plateaux" (composé commun déjà médiéval *ordoki* "plat, plateau"), et dont les exemples les plus connus sont les lieux nommés Urdos (hameaux en Aspe et Baïgorry, maison en Ossès), et Urdaitz (hameau et lieu-dit de Sorde, nom ancien de Sainte-Engrâce en Soule, village navarrais frontalier du Labourd); la composition avec *aitz* est claire dans Urdaitz "rocher du plateau" (ou "plateau rocheux") et sans doute "Ordize"; les autres noms supposeraient une double suffixation avec *-un* "lieu de" et *-oz* (ils sont dans l'ordre inversé entre Urdunos et Ordozon, ce qui n'est pas exceptionnel en toponymie basque ancienne); c'est encore ce terme qui est le second élément de ibid. *ozord* moderne "Ozourt";

n° 48, 53, 174 *orist*, *oristed* "Orist" ressemble, à part la vibrante qui pourrait être comme souvent incertaine, aux composés de *urritz* "coudraie" (Urritzeta, Urritzaga, Urrizpil etc.), la finale *-ed* pouvant être le résidu ensuite éliminé du locatif *-eta*;

sinon, comme au n° 84 *oror* (actuel Oro) et les suivants, il faut identifier l'élément initial *or-*, qui peut être en toponymie basque la réduction de plusieurs bases différentes (*oru* "place, emplacement de maison", *orre* "génévrier" entre autres), compliqué ici par le redoublement du second *-or*; ces noms énigmatiques ont divers répondants comme Oreyte en Béarn, toujours avec vibrante simple depuis le XIIIe siècle, Oreyen, Oricain, Oriz, Oronz, Oronoz en Navarre, Orio en Guipuscoa etc.;

n° 169 *orrau* (moderne Rau après aphérèse): la finale suggère soit une romanisation régulière de *-al(e)* (comme dans Ossau < 1170 Orsal), soit un autre suffixe, le premier élément à vibrante forte étant peut-être ici *orre* "génévrier" comme dans le navarrais Orrio;

n° 50, 159, 174 *oresum*, *oresc*, *orz*, *os* sont les diverses formes du cartulaire pour Orx, où l'on pourrait admettre, vu le site, des formes issues de *ur* "eau" (en basque dans Ureta/Ouret, Urteaga), peut-être valable aussi pour quelques autres cités plus haut, quoique les finales persistantes avec sifflantes (d'où la latinisation à l'accusatif *oresum*) soient à première vue énigmatiques;

n° 174 *ose* (actuel "Ousse") peut être l'hydronyme régional bien connu, mais une

graphie *ossoa* du XIII<sup>e</sup> siècle suggère le basque *otso* “loup”, très abondant en toponymie, mais jamais attesté sans composition ou suffixation dans ce cas; il faut alors penser qu’ici ce serait l’anthroponyme également fréquent sans la traduction latine “lupus” ou romane “Lop, Lope” habituelle dans cette zone;

n° 59, 157, 174 *ossadges, ossatges* (actuel Ossages) a une citation antérieure au CS vers 1105 *orsagges* avec groupe étymologique à vibrante *-rs-* réduit normalement à la sifflante *-ss-* en phonétique gasconne (comme Ossau cité ci-dessus ou le prénom Garcia devenue Gassie dans les mêmes conditions); le radical ancien *urz-/orz* tel quel en domaine bascophone est dans *Urzaiz/Orzaiz* “Ossès”, Orsanco en Mixe, et interprété comme variante de *urd-* “plat, plateau”;

*undres* n° 23 qui a fait le moderne “Ondres” est sans doute la conséquence par accentuation romane et élimination de la voyelle atone du basque Ondartz (nom de maisons médiévales en Mixe et Cize) nommant des “lieux sablonneux”;

*uria* n°93 répété ainsi au CD alors que le CS donne toujours une diphtongue *oeyre, oira, oire, oyre, oyra* semble bien une latinisation, mais elle suggère, comme les finales en *-ire* du CS, le basque *iri* “villa, domaine” (avant de prendre comme dans les langues romanes le sens de “ville”) qui a une forme dialectale ancienne *uri* en zone ibérique occidentale; le premier élément serait peut-être aussi simplement *ur* “eau”, qui doit bien intervenir dans nombre de lieux anciens de cette région sans qu’il soit aujourd’hui reconnaissable.

n° 168 *usshos, ysossa, ysosensis* pour Yzosse (différent du n° 174 *ussous* pour “Ychoux”) a au moins une forte parenté avec *izotz* “gelée blanche” qui a fait des toponymes basques médiévaux, il est vrai en dérivation ou composition: *Izozta* (maison de Succos en Mixe), *Izotzagerre* (maison d’Urrugne).

## 2° Initiales consonantiques:

n° 174 *baie lonke* “longue baie” est à première vue une pure expression romane, mais, pour ce lieu situé au nord de Dax et non en bord de mer ni d’Adour, la base hydronymique basque *bai* (de Baïgorry et Bayonne, mais aussi des toponymes médiévaux *Baialde, Baisu*), avec son initiale qui exclut un vieux mot latin ou indo-européen, pourrait bien y être associé, en situation ancienne de bilinguisme, à un qualificatif roman (sans pouvoir en induire qu’un *bailuze* aurait pu exister anciennement); le *-e* final suggère un déterminant ancien dans *\*baia*, ce qui n’est pas impossible en toponyme basque quoique rare (Hegiagarai);

ibid. *beord* avec la même finale qu’Ozourt et dans le même secteur, la finale excluant le basque *behor* “jument” qui a fait ailleurs des toponymes (Béhorleguy, Behotegi), pourrait avoir un premier élément issu de *behe* “bas, situé en bas”, qui donnerait un sens comme “plat du bas” et demanderait, comme toujours, à être vérifié sur le terrain;

n° 167 *berencx* qui trouve dans le CD une citation conforme à celle du CS mais sans doute antérieure d’un siècle, outre diverses analyses proposées (10), pourrait bien, vu son emplacement en bord de cours d’eau et dans un secteur béarnais d’entre gaves conservant divers toponymes d’origine basque, représenter *behere* “position basse” ou autre *ber(r)-* de composition et en second terme *a(i)ntzi* “lieu marécageux” selon un modèle de composé courant en basque (pour la finale analogique voir ci-dessus);

n° 33 *berraute* forme romanisée classique de *berroeta* “lieu de broussailles” est encore particulièrement fréquent, parmi d’autres noms basques (Berrouague issu de “Berroaga” de même sens au nord de l’étang d’Yrieu), dans les régions de Gosse et du Seignanx entre Orx et Adour; n° 119 et 132 *berrautere* (devenu Barroterre) est un composé du même peut-être avec *iri* “villa, domaine”; n° 171 *berran* suppose une finale *-ain* avec réduction de la diphtongue, de sens locatif avec des bases non anthroponymiques (sur anthroponyme on obtient une série de toponymes ibéro-

aquitains de formation latine, comme Domezain en Soule);

n° 35 et 166 *bersavad* dont le groupe consonantique se réduit à *bessavad* peut représenter un ancien composé \**ibarzabal* où la dernière syllabe aurait été comprise et traitée comme “val” issu du latin “valle(m)” (et non simplement romanisée en phonétique comme dans “Larcevau” ou “Sabaou” en région bayonnaise etc.) ou d’autres composés de même type (avec *berro*, *berri*, *berze* etc.);

n° 174 *carcarers* (actuel Carcarès) commence semble-t-il une série née du très ancien oronyme pan-européen *carr-* que la basque réalise toujours conformément à son système phonétique en initiale sonore *garr-* (ci-dessous), qui peut se retrouver au même texte dans *gars* (actuel Gaas);

n° 78 *garrei* (actuel Garrey) comme dans les noms basques apparentés et le nom de maison *garrii* cité à Mur en Béarn en 1385, a cette base *garr-* “rocher” oronyme bien connu dans toute l’Europe, mais particulièrement en Pays basque où il a laissé des toponymes à coup sûr très archaïques (en Basse-Navarre et Soule: Garra, Garralda, Garro, Garris, Garraïbi); cette base a pu donner dans le lexique commun déjà médiéval le dérivé *harri* “pierre”;

n° 55 *garros* (et n° 174 *garrosse*) est la forme la plus répandue en France, avec Carros, des toponymes dérivés de ce terme (voir plus loin pour le suffixe);

n° 120 *guarais* est selon toute apparence le même que le basque très répandu en toponymie médiévale *garai* (noms médiévaux en Mixe, ailleurs c’est généralement un élément de composition) “haut”, avec ici une sifflante finale analogique (faux pluriel roman, comme souvent en Espagne, ou l’un des suffixes à sifflante qui abondent en toponymie basque), sur *gar-*, issu apparemment de la base précédente avec affaiblissement de vibrante (d’où la forme *gal-* depuis longtemps tenue pour une variante du même oronyme), qui exprime la hauteur (Garai, Garate, Garamendi); n° 119 *gars* et n° *garnui* comportent apparemment la même base oronymique, le second élément étant cependant problématique;

n° 69, 114 *gueites* (c’est le nom d’une forêt: *nemoris quod appellatur gueites*) comme d’autres noms apparentés rapportés généralement au “guet” pourrait aussi être une altération du basque *goiti* “situé en haut” (nom de nombreuses maisons médiévales avec son antonyme *behe(i)ti* “situé en bas”, particulièrement en Mixe et Soule): le recensement béarnais de 1385 montre en effet des formes presque régulières comme *goeyhenche* (pour “Goienetxe” à Haute, Angous), *irigoinh* (à Ogenne), *siringoenh* (à Araujuzon), *goeytes* (à Salies) etc., qui laissent penser qu’il s’agit dans nombre de cas de l’altération en phonétique romane des dérivés de la base *goi-*, avec parfois comme ici l’addition d’une sifflante finale analogique; pour un “guet” ou une “guette” en forêt ce serait sans doute une allusion à la chasse (comme dans Guéthary à la pêche);

n° 169, 174 *larbiei* (actuellement Lagrange à Herm): avec la difficulté particulière des finales *-ei* de plusieurs noms du cartulaire (voir ci-dessus), ce nom à initiale *lar-* fait penser à divers composés de *larre* “lande” dont c’est une forme de composition courante en toponymie médiévale basque (Larzabal, Larrondo etc.);

n° 174 *leren* (Léren) fait penser à *leher* “pin”, qui se trouve dans divers toponymes régionaux semblables Lerin, Leritz, Lerate, Lerruz etc.; on ne peut oublier néanmoins l’inscription dacquoise antique au dieu Mars, très fréquemment répétée dans la région sous la forme *leherenno deo*, qui fait penser cette fois, plutôt qu’à un nom végétal, à l’ordinal basque *lehen* “premier” (et aussi “autrefois”);

n° 174 *lesgor* (Lesgor) a aussi son correspondant basque en Laskor l’une des maisons nobles médiévales de Jaxu en Cize et probablement dans le nom ancien de Lescar cité au CD n° 152 à propos de son évêque *episcopus lascurrensis* et en accusatif *lascurrim*: c’est très probablement un composé de *lats* “cours d’eau” dont les empreintes toponymiques sont innombrables dans la région,

et de la base *gor* dont dérive le commun *gorri* “rouge, nu” (voir aussi ci-dessus Malgor en Mixe);

n° 45, 46 *lest* doit se rapporter à la même base hydronymique comme les toponymes médiévaux bas-navarrais Lasse, Lastaun, Lastiri, Latseta etc.;

n° 132 (*fluvium que dicitur*) *lossium* étant un hydronyme, aujourd’hui le Louts, il se pourrait qu’il soit une forme altérée et latinisée d’un des dérivés connus de *lohi* “limon, alluvion” (Lohieta, Lohidi, Lohitzun dont le premier élément suffixé Lohitz a fait par romanisation phonétique régulière “Luz” etc.);

n° 174 *marpaps* fait penser aux divers toponymes, en domaine basque (Narvarte, Narbaitz) ou non (Narp, Nerbis), construits sur un radical *narb* attesté dès l’Antiquité (*domus narb* au IV<sup>e</sup> siècle) mais inconnu des lexiques modernes et de sens indéterminé, avec une altération courante de n- en m- (Micolas pour Nicolas etc.), le dernier élément *-aps* restant cependant énigmatique;

n° 157, 174 *mor*, *morrest* la forme ancienne de Amou, ce qui pose encore une fois la question des *a-* initiaux (voir ci-dessus): l’exemple des autres citations du cartulaire (Mixe, Amorots) et la comparaison avec celui de Sorde semblent indiquer que la tendance y est à l’élimination de l’initiale (identifiée à une préposition latine ou romane); le radical est-il celui d’Amorots en Mixe? c’est peu probable puisque les graphies médiévales de ce nom ont *amar-* (2 fois sur 3 dans ce même cartulaire), et l’on peut aussi bien penser au contraire à une addition tardive de *a-*, et à l’oronyme bien connu en toponyme basque *murr(u)* probablement à la base du toponyme Murgi et ses variantes et dérivés (à ne pas confondre avec son homonyme emprunté au latin *murus* “mur”, qui l’aurait hérité de l’étrusque) (11);

n° 45 *pagazono*, ici intégré à la déclinaison latine (ablatif), est tout droit sorti du latin *fagu* “hêtre”, non par la voie romane comme les Faget, Hayet, Haget et autres, mais par le basque *phago* (la phonétique basque ne connaissant pas la labio-dentale indo-européenne “f” la réalise dans tous les anciens mots par “ph-” ou “b”), et l’origine du nom est très vraisemblablement un *\*p(h)agatzun* à double suffixe fréquentatif et locatif “lieu de hêtraie” d’ailleurs connu en basque (lieu-dit et moulin de Pagoson à Irissarry);

n° 160, 174 *sames* (Sames) est construit sur un terme régional ancien mal identifié, qui a laissé des toponymes médiévaux aussi bien en territoire bascofonne (Samakoitz à Charritte en Mixe, Samau à Irissarry), que roman (Samadet);

n° 5 *sar*, *sars* (actuellement Saas) peut être le résultat normal en phonétique romane ou de *sarri* (nombreux toponymes médiévaux où ce mot est seul ou en composition) “épaisseur de végétation, fourré”, ou de *sara* “taillis” (Sare);

n° 174 *sore* (Sore) est identique à un élément banal de la toponymie basque en forme officielle romanisée, dans Larressore, Ibarsore, pour *soro* “pré, champ” tenu pour un latinisme issu de *solu(m)* (en domaine biscaïen *solo*);

ibid. *tartas* (Tartas: qui reçut le siège et le titre de la vicomté dacquoise lorsque celle-ci fut détruite à la fin du XII<sup>e</sup> siècle) se trouve identique dans des noms de maisons médiévales de Soule à Etcharry et Gotein, dérivé de *arta* “chêne-vert, buisson) avec adjonction d’un occlusive initiale hors phonétique basque (voir ci-dessus le nom des Tarbelles).

Quelques autres noms encore pourraient demander à être vus de près, encore que la possibilité d’un rapport au basque ne soit pas aussi probable: n° 133 *bergai* s’il n’est de la série romane de “verger”, n° 42 *betabed* qui est dit “nom ancien” du lieu avant le très connu *Fite* (“pierre fichée”, mot emprunté par le basque médiéval sous la forme Hita), n° 174 *biarrotte* (le suffixe semble roman, mais le nom est inséparable de celui, très discuté et peu clair, de Biarritz), n° 125 *candressa* (qui a un répondant proche dans le basque médiéval Ganderatz, encore que la base soit sans doute empruntée par le basque) et *guardressa* (s’il ne s’agit pas de deux graphies du même



nom), n° 74 *gasoste*, n° 59 (*unam*) *lausedad*, n° 82 *luartigue* (faut-il lire au premier élément “loup” roman ou *lur* basque “terre?”), n° 39 *mugrono* qui est “Mugron” (le basque *mokor* “motte de terre ou de roc” est présent en toponymie basque, et a fait en région bayonnaise Mocerou), n° 37 *serraute* (si ce n’est pas “colline ou “serre haute”, mais un dérivé de la même formation que Berraute, Arraute etc.).

### 3 b. Les noms à suffixe *-os* ou *-ossa/-osse*.

Nombre de toponymes régionaux comportent ce suffixe à sifflante: dans les noms basques celle-ci est toujours dorso-alvéolaire *-oz* (et jamais apico-alvéolaire comme dans *su* “feu”), et souvent réalisée en affriquée *-otz*, d’où une grande variété de graphies. Il demande à ne pas être confondu alors avec le paronyme *hotz* “froid” peu présent en toponymie hors composés (*izotz* “gelée blanche”, *ithurrotz* “source froide”). En domaine resté de langue basque aucun nom n’a reçu ou conservé de forme à voyelle finale *-ossa/-osse* (si l’origine était là, le basque aurait conservé, comme partout, une finale *-oza*). Pour les seules provinces basques de France sont cités dès le Moyen Age: Alotz, Amaroiz (moderne Amoros), Anaioiz, Andoiz, Argioiz, Arros, A(u)rioz, Azioiz, Bardos, Beguios (en basque moderne “Behauz(e)”), Behinoiz, Beioiz (altéré ensuite en Mioiz), Berrioz, Berindos, Bildoiz (prononciation pour “Viodos” en Soule qui est la forme romane à latérale étymologique vocalisée: de même dans Biaudos des Landes) et Bildoiztegi, Bunos (moderne Bunus), Ekiotz, Galoz, Golotz ou Goloiz (même lieu en Arbéroue, moderne “Colorotz”), Ianotz, Ibildoiz, Ixarotz, Meotz, Milhanotz, Occos, Onotz (1068 *onodz*, en 1366 *anhautz* graphie et prononciation pour “Anhauz”, la graphie *-o-* pouvait représenter dans ce cas, et peut-être d’autres, la réduction romane d’une diphtongue *-au-*), Ozporrotz, Sarroz, Succos, Urdoiz (hameau et maison), Urcos, Zabarotz, Zinkoz. En zone ibérique, et en particulier en Navarre, ce suffixe (parfois phonétiquement hispanisé en diphtongue *-ue-*) est encore plus productif (12). Au moins en zone basque, bien des termes suffixés peuvent être rapportés à du vocabulaire toponymique, ce qui rend bien incertaine, comme l’a remarqué J. Corominas, l’explication connue depuis G. Rohlfs selon laquelle il s’agirait de noms de possesseurs passés à leurs domaines (13). Enfin ce type de suffixation apparaît déjà dans les inscriptions antiques, qui comportent divers termes régionaux et notamment basques intégrés dans des formules latines, ce qui ne donne après tout qu’une indication assez vague sur l’ancienneté de son usage dans la zone linguistique ibéro-aquitaine pré-latine.

Pour les noms cités au Cartulaire (hors ceux des territoires basques donnés plus haut), j’en rappelle simplement la liste, sans chercher à analyser dans quels cas cette finale représente le nom “Os, Ousse”, tenu pour “hydronyme pyrénéo-aquitain”, comme au n° 54 (*arribere*) *os*, n° 174 *os* (moderne Ousse), ou un héritier du suffixe latin *-osu(m)/-osa(m)*:

avec graphie *-os* sans voyelle finale:

n° 138 bis (1260) *avidos*; n° 174 *artos*, *biudos*, *escos*; n° 55 *garros* (voir aussi ci-dessous avec voyelle finale); n° 35 (1151), 50 etc. *gos*, n° 174 *goz*; n° 130, 174 *moros*; ibid. *pontos*; n° 172 *pos*; n° 160 *sendos*; n° 23, 28, 50, 151 (1167) *seros*; n° 174 *urdunos*; n° 138 bis (1260) *usshos*, n° 174 *ussous*;

avec graphie à finale vocalique *-ossa/-osse*:

n° 33, 173, 174 *aioissa*; n° 174 *arangossa*; ibid. *argelosse*; ibid. *atossa*; n° 0 (1227), 138 bis (1260) *bedioissa*; n° 174 *bedioisse*; ibid. *cocose*; n° 24 *gairossa*; n° 157, 174 *garrosse*; ibid. *gavosse*; n° 113 *lo casau de gelose* (ce nom n’est pas rare dans la toponymie médiévale basque, maisons, “bastide” dite “Mongelos”, écrit habituellement *gel(l)os*, moderne “Jelos” qui semble bien le mot “jaloux”, donc issu d’un mot latin à suffixe qualificatif *-osu/-osa*); n° 28, 159 *goossa* écrit au n° 174 *gonossa* (pour une finale sans voyelle voir ci-dessus); n° 70 *navossa* n° 72 *navosse* (moderne Nousse); n° 68 *oioissa* (peut-être pour “Aioissa” ci-dessus); n° 174 *orgosse*; n° 172

*sescossa*, n° 66 *sescosse*; n° 159, 174 *sinossa*, n° 159 *sinosse*; n° 9, 10, 74 *soutrosse*; n° 31, 34, 35 *tirossa*.

La nomenclature des toponymes navarrais d'outre-Pyrénées (vallées, villages et hameaux seuls) (14) offre une série très importante de noms de ce type (mais sans autre exemple de voyelle finale que 1055 *sangossa* officiel Sangüesa par diphtongaison romane, et Lodosa qui semble bien un latinisme), et plusieurs d'entre eux sont ou identiques à certains noms de la série précédente ou très proches d'eux: Aos, Arzoz, Azoz, Esnoz, Garrues (diphtongaison romane), Navaz, Oiz, Ongoz, Espoz, Usoz. C'est aujourd'hui une banalité que de rappeler ces correspondances, derrière les variations phonétiques propres à chaque domaine linguistique ou dialectal, dans la toponomastique des deux versants et piémonts pyrénéens. Elles ont tout de même l'avantage de rappeler, à propos de ces "fossiles linguistiques" que sont souvent les toponymes, que la phrase de César signalant la parenté linguistique de l'ensemble ibéro-aquitain, de la Garonne à l'Ebre, y trouve encore, hors des éventuels substrats conservés par les romans locaux, et évidemment de la présence du basque, une très parlante illustration.

#### 4. Sur quelques anthroponymes du Cartulaire.

4 a. L'anthroponymie du Cartulaire de Dax, abondante en noms féminins et masculins des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, prénoms et parfois surnoms, mérite sans aucun doute un commentaire spécifique en raison de ses particularités, le fait par exemple qu'on puisse encore porter le nom féminin et grec (vestiges des temps du royaume gothique? ou simple signe de culture antique?) d'Antigone, ou celui tout latin de cet archidiacre "Heraclius", outre les nombreux ethniques, bien connus, eux, de l'anthroponomastique locale de ces temps: "Navarre, Espagne" et même "Lombard" *lombardus* auquel fait écho deux siècles plus tard encore au féminin la *lombarda* cizaine de 1350; et d'autres encore comme cette épouse (avantageuse) aux "Mille écus", *uxor nomine Milesudz*, au n° 60!

Mais très peu intéressent directement, ou même indirectement, l'onomastique basque, du moins linguistiquement. A tout seigneur tout honneur, on reste intrigué par le nom donné, dans le long récit de la confiscation des paroisses de la Soule et de celles du Reveset et du Garenx béarnais par l'évêque d'Oloron au n° 152, par le nom du vicomte souletin qui accepta ce transfert pour se protéger de l'hostilité de ses voisins les Centulles et Gastons béarnais. Les Souletins avaient en effet, dit le texte, tué "Centulle Gaston, père de Centulle, lui-même père de Gaston", le vicomte béarnais au moment de la rédaction du texte, dit "le Croisé", qui mourra en 1130, ce qui situe la rédaction au début du XII<sup>e</sup> siècle au plus tard: Centulle Gaston était mort. Le vicomte béarnais, déjà en possession de l'Oloronais, finit pourtant, malgré son échec et ses pertes dans la tentative de s'emparer aussi du pays de Mixe vers 1075, par avoir prise sur la vicomté souletine (le titre perdura jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle) sans pourtant s'en emparer de fait, au cours de la période troublée qui suivit le passage quelque peu forcé du comté gascon sous l'autorité des ducs poitevins d'Aquitaine, et le redécoupage de l'évêché princier dans ses sièges anciens. Le seul nom que le texte n° 152 donne au "vicomte souletin", qui, ne pouvant passer vers l'évêché de Tarbes, où il a des droits héréditaires en Lavedan, autrement que par le Béarn, accepte à contre-cœur d'aider à la mainmise de l'évêque d'Oloron, du reste son cousin, sur les paroisses de Soule, est son surnom "Salamace" (15): *quidem Salamace vicecomiti seulensi (...) cum Salamace propter infestissimos hostes interpositos nullo modo transire valeret (...) Videbatur enim Salamace (...) cum Salamace in primis obstaret (...) Promisit enim Salamace (...) Filius Salamace, nomine Arnaldus Raymundus ...* Quel que soit le cas grammatical latin (datif, nominatif, génitif) le nom "Salamace" reste invariable, et il doit à peu près, dans le latin médiéval utilisant une "prononciation romane" (et non celle du latin classique), être

“Salamassé”: si c’était en prononciation basque, mais fort peu probable dans le contexte, on aurait en graphie standard et tenant compte qu’il y a peut-être les deux articulations de sifflantes propres à la langue “Salamaze”. Comme ce nom est en même temps inexplicable par le basque et, semble-t-il, par le gascon, et inconnu par ailleurs (à l’exception du paronyme également surnom et tout aussi obscur cité en 1204 en zone ibérique: *Lop Alamatza de Beguria*), il faut en chercher la signification ailleurs (tradition gothique?). C’est une question d’ordre purement historique de chercher à savoir aussi pourquoi le Cartulaire donne ce seul surnom (serait-ce par mépris pour son comportement à l’égard des droits de l’évêché dacquois, si toutefois il a quelque connotation dépréciative?), puisque le vicomte en question est, d’après les généalogies vicomtales connues, Raymond-Guillaume (successeur de Guillaume Dat ou Guillaume Fort selon les auteurs), vicomte jusqu’en 1085 ou 1086, auquel succède, Guillaume-Raymond ou Fort son fils, un autre fils Arnaud-Raymond étant passé de l’état ecclésiastique à l’état militaire comme dit le texte du cartulaire.

Parmi les autres noms masculins, le basque et le gascon ont en commun *marro* ou “marre, marrou” etc. “béliér” (le vieux basque avait *borro* surnom de *Sancho borro* en 1350, qui est resté dans *borroka* “lutte au corps-à-corps”), si toutefois il y a lieu de le reconnaître dans ce “Garcia Marre” plusieurs fois cité, au n° 7, 17 où il est dit que “Griseta” sa sœur est “vicomtesse de Maremne”; le surnom de même sens de *Bernardus Marred* au n° 164 doit en être le diminutif; au n° 168 est nommé *Raymundus scilicet Burrugad* au surnom si étrange, gascon *bourrugat* “couvert de verrues” difficile pourtant à récuser, mais qui souligne, avec d’autres, le réalisme des anciens surnoms régionaux.

Dans les exemples de prénoms et surnoms basques anciens, médiévaux et postérieurs, on trouvait couramment “homme” *gizon* (1158 *semen malgizon*, 1350 *pero guiçon*, 1412 *guisson seynor de beheytie*), que rappelle ici en latin au n° 126 celui d’un des deux “paysans” *duo pagesi* qui font donation, *nomine Baro* “nommé Baron” c’est-à-dire dans la langue du temps “homme fort”. Au n° 78 le surnom roman de *Raymundus cavarer* qui est “cavalier, chevalier” (avec encore le trait phonétique local du passage de latérale à vibrante douce signalé plus haut) recoupe celui d’un Mixain d’Arraute porté en basque au Cartulaire de Sorde vers 1100 *aner ssalduna* “Aner le chevalier”.

4 b. Le Cartulaire donne aussi des noms féminins assez proches des usages en langue basque. L’un des plus répandus est aux n° 15, 39, 91 *guasen* avec un dérivé diminutif aux n° 131, 139 *guasemat* (16), dont la localisation voudrait que ce soit un dérivé de “Gassie” forme romanisée de Garcia, mais qui a eu en tout cas un grand succès (comme “Peyrot” pour les hommes) dans l’onomastique féminine basque, où “Gexena, Geaxine” (qui trouvait sa forme francisée officielle dans “Gracianne” ou “Gracieuse”, probablement fausse comme pour les “Samson” des registres de baptême traduisant les “Zanxo, Xantxo” de vieille tradition) a été très employé avant de disparaître à la fin du XX<sup>e</sup> siècle sous la poussée des nouvelles modes onomastiques.

Comme pour les noms masculins, les mots correspondant à “femme, dame, demoiselle”, ou “fille” (en basque *alaba*) sont courants dans les prénoms basques médiévaux, et ils l’ont été de même dans l’onomastique romane du CD: au n° 50 *uxor Filaza nomine* est “fillâtre” (gascon moderne “filhaste”) ou “fillette” (en basque 1222 *alaba filia goto*); au n° 139 le même nom “fille” est en composition dans *Aurfila de Pujol* (il y a peu de chances que le premier élément soit *haurr* “enfant” non documenté à ce jour dans l’onomastique médiévale basque, quoique mot ancien et très courant par la suite dans les prénoms).

Il y a lieu en revanche de reconnaître un ancien composé basque connu au n° 127 dans *entregot mater illorum*, soit le mot *andere* “dame, demoiselle” et le prénom ethnique “Goto/Gothe”, reproduisant le nom historique de la première reine de Navarre (850 *andregoto regina*) qui avait dû

garder une certaine notoriété dans l'aristocratie régionale (le *Livre d'or* de Bayonne cite *Andregot* en 1083, nom féminin quoi qu'en dise l'édition Bidache de 1906 à la page 307).

Le nom d'une "paysanne" dans une donation du vicomte de Dax et de sa sœur (ils se nomment *Navarrus* et *Navarra*) est *Bonemolier* "bonne femme" au n°9 et 10, que l'on retrouve exactement, et "en Navarre"! dans la formule basque de 1189 *emazteona*.

Enfin je note ce curieux nom du n° 35 (daté de 1151) qui traite d'une donation faite par *arnaldus laodici* "Arnaud (de) Laodicus" (encore un nom antique inattendu, la forme au génitif donnant le sens de "fils de Laodicus"), dont l'épouse est *uxor ipsius nomine Ardena*: comme ce n'est sans doute pas un mot latinisant de la famille de "ardent", le terme le plus proche (si ce n'est l'ethnique "Ardenne"! ) est dans le basque ancien (perdu dans l'usage de nos régions dès le fin du Moyen Age) *ardan* "raisin, vigne" qui a laissé des toponymes même en zone romanisée (Ardengost, Ardenague); un tel "prénom" n'a rien d'invraisemblable puisque au n° 139 une autre épouse se nomme "petite pomme" *uxore sua Pometa*.

L'analyse du Cartulaire de Dax apportera sûrement beaucoup à l'histoire régionale, ecclésiastique, mais aussi politique, institutionnelle, humaine. Quant à l'aspect linguistique de cet ensemble documentaire, s'il n'en est sans doute pas le plus important, il n'en reste pas moins intéressant à plusieurs titres: d'abord pour la pratique du latin dans la chancellerie épiscopale dacquoise même si ce n'est pas là que se trouve sans doute son intérêt le plus marquant, davantage dans l'intrusion ponctuelle mais fréquente, surtout en onomastique, du gascon à une époque où les textes complets ne sont pas bien nombreux, et encore par l'apport en onomastique basque qui est, pour cette partie de l'ancien diocèse, de tout premier intérêt. Pour les pratiques linguistiques, les rapports entre basque et gascon et les éventuels faits de bilinguisme, les réalités décelables restent, comme l'on doit s'y attendre dans un document de ce genre et de cette époque, limités, mais peut-être néanmoins révélateurs.

## NOTES

1. Jean-Luc Tobie: "Le Pays basque nord et la romanisation", *Bulletin du Musée Basque de Bayonne* n°95, Bayonne 1982. La découverte au XVIIe siècle de la "pierre de Hasparren" sous l'autel de l'église lors de travaux provoqua à l'époque un nombre incroyable d'écrits rapportés au tome I de *Recherches sur la ville et sur l'église de Bayonne* de V. Dubarat et J.-B. Daranatz, Bayonne-Pau 1930.

2. Paul Raymond dans son *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées* (Paris 1863), citant du reste le Cartulaire de Dax d'après Marca, donne les noms des paroisses de ces deux "subdivisions du bailliage de Sauveterre": Abitain, Angrein, Athos, Autevielle, Burgaronne, Laudure, Orion, Hôpital d'Orion et Sunarthe pour le Garenx (au CD *agarencum*); Arrive, Bidéren, Camu, Espiute, Guinarthe, Munein, Oréite, Parenties, Sainte-Gladie et Tabaille pour le Reveset. Le CD est le seul texte à répéter pour ce nom dont les citations médiévales et anciennes sont nombreuses, la forme *resevellum* alors que l'étymon est selon toute vraisemblance un diminutif latin *reversellum* "petit versant non exposé au soleil" (comme "Le Revest" dans les Alpes-Maritimes, du latin *reversum* "revers, versant non exposé au soleil": A. Dauzat et Ch.

Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux de France*, p. 565.).

3. La question avait été traitée par R. Lafon dans son article déjà ancien “Sur la langue des Aquitains et celle des Vascons” in *Bulletin philologique et historique* (Paris 1957). Les travaux ultérieurs de Jacques Allières, Joan Coromines, Michel Grosclaude, entre autres et en particulier s’agissant de toponymie, ont largement confirmé la présence, sur toute l’aire ibéro-aquitaine et pyrénéenne des deux versants, d’un fort substrat rapportable à la langue basque telle qu’on la connaît aujourd’hui, et dont des traits essentiels fondamentalement différents de ceux des langues historiques environnantes, en phono-morphologie, morpho-syntaxe, et lexique fondamental, ont perduré au long des siècles et sans doute des millénaires, malgré les influences des langues pré-latines et latino-romanes.

4. Paul Raymond, *Cartulaire de l’abbaye de Saint Jean de Sorde*; Paris-Pau 1873, Atlantica Reprise Pau 1988.

5. La version usuelle basque des noms de lieux, habituellement très proche de l’étymon malgré l’usure des temps, souvent identique, est toujours donnée en orthographe standard moderne.

6. Cf. Jean-Baptiste Orpustan, *Les noms des maisons médiévales en Labourd, Basse-Navarre et Soule*, Izpegi 2000, p. 173 et 217. Au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècles *iri* a en toponymie basque le même sens que *villa* latin a encore parfois à la même époque: “domaine rural”, et non le sens moderne de “ville”.

7. En dehors des villages béarnais frontaliers de la Soule ayant conservé à cette date une majorité ou une minorité importante de noms de maisons basques, Espiute, Campagne et Usquain, Rivehaute, Charre, Haute et Lichos, on peut encore relever par exemple: à Départ “Minart, Biscaye”, à Loubieng “Larriart, Arrexac”, à Sauvelade “Xandie”, à Carresse “Arrocart, Suhast”, à Sauveterre “Berraute, Exas, La Resonhe, Ondatz, Sunarte, Garat, Hegaule, Berraute, Uheytz”, à Saint-Gladie “Saratsague” (aucun exemple du même dans les provinces basques françaises, mais en Guipuscoa!), à Mur “Larren, Bigadanhe” (qui semble bien une altération par métathèse analogique du très répandu “Bidagaina”), Garrii, Xixarri”, à By “Garat”, à Saint-Dos “Salhart” etc. (et parfois des surnoms dans des situations de bilinguisme, comme à Oloron “Peyroo, diit Sagarre”: en basque *sagar* est “pomme”), noms en général déjà partiellement et diversement romanisés: “Dénombrement général des maisons de la vicomté de Béarn en 1385”, in Paul Raymond, *Inventaire-sommaire des Archives départementales etc. Basses-Pyrénées, tome sixième*, Paris 1974.

8. Le mot basque *lap(h)itz* “marne” est habituellement tenu pour une emprunt latin issu de *lapis*, *lapide(m)* (d’où “lapider” etc.) “pierre, borne milliaire, frontière”, ce dernier sens étant du reste seul bien adapté au texte cité, car on imagine mal des bornes milliaires de marne. L’étymologie du mot latin est cependant inconnue (A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris Klincksieck 1967, p. 340-341).

9. Dans une lettre du 9 avril 1922 adressée à J.-B. Daranatz au sujet de la création de l’évêché de Bayonne ou Labourd (*Lapurdum*), mentionné au “traité d’Andelot” en 587 parmi neuf autres “cités” (*civitates*) et donc pour lors évêché puisqu’on ne connaît pas à cette date de cité sans évêque, créé selon lui par division du primitif et très vaste évêché de la cité dacquoise (“Bayonne, qui a dû, après l’an 400, se désagréger de Dax au point de vue diocésain”), Camille Jullian observait: “Il est possible que, avant la domination romaine, la langue indigène qui est devenue l’*eskuara* ou le basque se soit parlée dans toute la région des Landes, dans toute la *civitas* de Dax. Mais, sous la domination romaine, le domaine de cette langue recula. Le latin et le gaulois la refoulèrent vers les Pyrénées d’une part, vers l’Atlantique de l’autre. Les traces en disparurent du Béarn. Et dans les Landes, je n’aperçois pas de vestiges toponymiques ou autres qui rappellent le basque (...)”. V. Dubarat et J.-B. Daranatz, *Recherches sur la ville et sur l’église de Bayonne*, Tome III, p. 1325-1329. Les recherches plus récentes ont montré, au contraire, que les “traces” toponymiques du

basque sont restées nombreuses en Béarn ou même en des régions plus éloignées de l'espace bascophone actuel, et qu'elles existent aussi dans les Landes.

10. Pour le village béarnais de ce nom, et après avoir examiné les diverses hypothèses connues, ayant aussi envisagé, comme possibles, des origines basques différentes de celle qui est proposée ici, Michel Grosclaude conclut ainsi: "Origine et signification obscures". *Dictionnaire toponymique des communes du Béarn*, Pau 1991, p. 330.

11. A. Ernout et A. Meillet, op. cit. p. 423.

12. Pour une longue liste, non exhaustive, de ces toponymes médiévaux en zone bascophone, voir J.-B. Orpustan, *La langue basque au Moyen Age (IXe-XVe siècles)*, Izpegi 1999, p. 270-271.

13. Un commentaire sur les toponymes aquitains comportant ce suffixe, après les travaux précédents de G. Rohlfs qu'il cite et commente, se trouve dans le long article de J. Corominas intitulé "Du nouveau sur la toponymie occitane", *Beitrag zur Namenforschung*, 8 (1973), n° 3 et 4, Heidelberg, p. 193-308. Après avoir localisé l'aire géographique de ces dérivés ("de plus en plus rares à mesure qu'on se déplace vers le Nord, empiètent un peu sur le Gers") et identifié leur appartenance linguistique au "domaine de l'ancien aquitain", quoique "du côté espagnol ce suffixe dépasse de beaucoup l'aire de cette langue", il identifie sa forme d'origine "-osse". Cependant l'équivalent basque ne prend de voyelle finale *-otz(e)* que dans la langue moderne, et s'il y en avait une anciennement ce devait être le suffixe *-a* déterminant des noms de lieux, parfois écrit encore au Moyen Age, par exemple 1395 *saborodsa*, en 1435 et forme moderne "Zabaro(tz)", avec des témoignages dès les inscriptions antiques. Il reconnaît que l'on "ignore ses fonctions", et que "dans la grande majorité des cas" il ne s'applique pas "à des noms de personnes latins". Il distingue dans l'usage tardif du gascon un féminin *-ossa/osse*, qui fournit spécialement des noms en Chalosse (mais "Chalosse" aurait un suffixe d'origine celtique), dans les Landes "et la partie occidentale du Gers", et une forme au "masculin *-os* aragonais *-ués*" dont l'aire "est bien plus vaste mais avec un centre bien plus septentrional". J. Corominas oppose à cette série un suffixe identique mais "à voyelle fermée tonique" *-os* (non diphtongué en zone hispanique) qui aurait pu avoir un "prototype basque (...) *-utz*" etc. L'analyse de J. Corominas, qui ne disposait pas d'un corpus de toponymie basque médiévale comparable à celui que nous connaissons aujourd'hui, contient cependant quelques erreurs dans l'identification des mots basques (ainsi *garr* si productif en toponymie, et par exemple dans "Garrosse" qu'il cite n'est jamais "flamme", mais "roc, pierre"; *haste* "commencer" nom verbal ne peut entrer en toponymie, de même *gabe* "dépourvu de" etc.), le suffixe *-uz* étant lui pratiquement inconnu du basque (on dit bien cependant "Garruz(e)" pour Garris; en Navarre Lerruz). La discussion sur ces dérivés est reprise et complétée par M. Grosclaude pour la toponymie béarnaise (op. cit. p. 376-378), qui démontre en particulier que la théorie des bases anthroponymiques latines et gauloises par lesquelles Rohlfs avait d'abord expliqué ces noms, tôt controversée, est inadéquate pour la plupart des toponymes aquitains et aragonais. La question de ces toponymes, et généralement de tous les noms anciens, gagne à être reprise à partir d'un relevé exhaustif des noms dans leurs formes écrites les plus anciennes, et c'est en quoi la (re)découverte d'un ensemble daté aussi important que celui du Cartulaire de Dax prend toute son importance pour l'histoire linguistique régionale.

14. L'outil à consulter pour les noms de lieux navarraï, réunissant la plupart des citations médiévales connues pour les villes et villages, est le recueil intitulé *Nafarroako herri izendegia - Nomenclator euskerico de Navarra*, publication du "Gouvernement de Navarre" et de l'Académie basque "Euskaltzaindia", Pampelune 1990.

15. "Raymond-Guillaume, dit Salamace, deuxième vicomte de Soule succéda à son père vers 1040". Jean-Marie Régner, *Histoire de la Soule*, Ekaina, Saint-Jean-de-Luz 1991, p. 70.

16. Cf. M.-F. Berganton, *Le dérivé du nom individuel au Moyen Age en Béarn et Bigorre*, Editions du CNRS, 1977, p. 98-102, 224-226. Il faut exclure de ces séries les noms de lieu et d'origine comme "Guixen, Guixon" (p. 225) qui représentent en principe le nom ancien de "Guiche" (le mot basque *gizon* "homme" qui en est proche n'a été utilisé, comme le synonyme "baro" dans le Cartulaire, que comme prénom archaïque ou surnom, d'où il a pu, mais tardivement et après le Moyen Age, servir à faire des noms de maisons et par conséquent d'état-civil).

Jean-Baptiste ORPUSTAN  
Professeur honoraire des Universités (Bordeaux III)